

l'occasion de nombreux baptêmes, dans l'annexe de Tupa-Likaka. En tout, depuis la Pentecôte, j'aurai admis par le baptême et la confirmation *cent vingt-quatre personnes* à la communion de l'Eglise. C'est la preuve la plus convaincante que la guerre, avec tous ses déboires et les chutes qu'elle a causées, n'a pas tout emporté. Le nombre des conversions n'est pas à la même hauteur, loin de là; cependant, un à un, les pécheurs entrent dans le royaume de Dieu.

A. MABILLE.



M. P. GERMOND AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS
ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Thabana-Morèna, août 1882.

Messieurs et honorés frères,

Ecrire au Comité est un des devoirs du missionnaire, mais quand on a passé plus de vingt ans en Afrique, ce devoir est bien difficile à remplir. Les incidents de la vie frappent moins vivement l'esprit et ce n'est pas dans la solitude qu'on devient expansif. Si je me bornais à noter de temps à autre le peu que j'ai à vous dire, à la façon du brave père Gosselin d'autrefois, vous vous en contenteriez, n'est ce pas? Je me sentirais plus à l'aise, ainsi que M. le rédacteur du *Journal des Missions*, car si je m'allongeais outre mesure, ses ciseaux pourraient tailler en plein drap.

6 mai 1882. — Le wagon est enfin chargé. Malles, provisions de voyage, rien n'a été oublié, je l'espère. Après de cruelles incertitudes, je me suis décidé à envoyer mes enfants en Europe. Notre chère Sara va se marier et je n'aurais personne pour prendre soin d'eux. Jusqu'au dernier moment, j'ai espéré pouvoir trouver de l'aide. Il n'y faut plus

songer. Une mauvaise nouvelle m'est arrivée avant-hier, qui a ajouté à mes inquiétudes. Mon fils Maurice, en pension près du Cap, a eu l'œil droit transpercé d'un éclat de verre. Que faire ? Me rendre auprès de lui ? mais le voyage est coûteux, puis une fois au Cap, on est à moitié chemin de l'Europe ! Irai-je alors en Europe avec mes enfants ? Dois-je envisager cet accident comme une direction de Dieu dans ce sens ? Mais ma station, mes annexes ! J'ai lu quelque part que lorsqu'on hésite entre un devoir à droite et un devoir à gauche et qu'on ne sait auquel aller, il faut se décider pour le plus pénible. C'est ce que je veux faire. Je prierai le cher frère Dormoy, qui a bien voulu m'offrir de prendre mes enfants sous sa garde, de voir Maurice à son passage au Cap et d'agir à ma place.

8 juin. — Me voici de retour du port de mer. La route m'a semblé longue, surtout pour revenir. Mes chères filles ! Lorsque, les tenant par la main, je les conduisais au navire, j'ai pensé à ce funèbre voyage de Masérou à Morija d'il y a deux ans, alors que par une pâle journée d'hiver je suivais à pied avec elles le wagon qui transportait la dépouille mortelle de la mère de famille que nous allions ensevelir loin des indifférents ! La maison m'a paru, au retour, et bien grande et bien vide. Pendant vingt ans, ma chère femme a vécu de provisoire. On ajoutait, on transformait, selon qu'on en avait et l'argent et le temps. Tout est terminé maintenant, la station est en ordre, il y a même des rosiers, des fleurs autour de la maison, mais la maîtresse n'est plus là ! Elle a trouvé une meilleure demeure. Les enfants, ces chers oiseaux, ont pris leur vol. Tout est silencieux autour de nous. Depuis que ma maison est devenue une maison de deuil, les indigènes s'en approchent comme d'une cathédrale. J'ai parcouru les chambres ; les jouets de ma chère Lili étaient épars sur le sol, sur la table se trouvaient des cahiers, des livres d'étude de Lucie et de Marie. J'ai fermé la porte et suis allé au jardin. Un eucalyptus que j'ai semé à

mon arrivée à Thabana-Morèna étend au loin ses rameaux chargés de nids. Preuve que je me fais vieux. Plus bas est un mimosa aux longues épines. Maman le montrait un jour aux enfants en leur parlant de la couronne du Sauveur. A droite est la maisonnette qu'ils ont bâtie. Commencée par les aînés, agrandie et embellie par les cadets, elle a vu de joyeuses célébrations d'anniversaires, entendu bien des éclats de rire. Des hirondelles l'habitent maintenant.

Rentrons, ces souvenirs m'accablent. Travaillons plutôt. Mon livre d'Eglise n'est pas au net, mettons-nous-y.

C'est avec tristesse que je l'ouvre. Les deux années que nous venons de passer ont été de mauvaises années. Pas ou peu de conversions, bien des défections et beaucoup de départs, dont plusieurs pour l'éternité.

Pour les derniers, j'ai bon espoir. Oui, même pour toi, pauvre et chère Mpilo, dont je vois le nom au haut de la page. Agée, souffrant cruellement de l'asthme, elle ne manquait pas un service, bien qu'habitant loin de la station. Veuve, pauvre, s'il était question d'une collecte, elle était une des premières à apporter son offrande. Cœur excellent, mais tête faible qu'elle perdit complètement lorsque la guerre éclata. On me l'amena un jour, disant qu'elle était devenue folle. C'était vrai, et de quelle douloureuse folie! « J'ai péché contre Dieu, j'ai douté de lui », ne cessait-elle de répéter. Je la pris chez moi, espérant qu'avec des soins le calme reviendrait. Une nuit, elle s'échappe, retourne à son village et se suicide. J'allai à l'ensevelissement, mais je n'eus pas le courage de parler; un des anciens fit le service. Est-elle morte de ses propres mains, ou bien ses proches, tous païens, ont-ils voulu se débarrasser d'une malade qui les gênait, l'ennemi étant si près? Je suis peut-être bien injuste, mais cette pensée m'a hanté.

Nous avons perdu David Santho, la perle des maîtres d'école. Il venait de se marier. La guerre ayant éclaté, il se réfugia dans les montagnes avec tant d'autres. Souffrant de-

puis quelque temps déjà, et son mal empirant, il céda aux obsessions de ses proches qui lui recommandaient telle et telle médecine indigène, et je crois qu'elles l'ont tué. Sa pauvre petite veuve désire reprendre l'œuvre de son mari et rouvrir l'école de Liphiring.

Jokanne Boritas était un des meilleurs membres de mon Eglise. Si tous, non, c'est trop dire, si les deux tiers, la moitié lui ressemblaient, il ferait bon être missionnaire parmi les Bassoutos. Un Nathanaël sans fraude! Combien je le regrette! Faut-il, hélas! ajouter que sa veuve s'est jetée, aussitôt son mari mort, dans une vie de désordres telle que les parents ont dû demander à l'autorité de lui retirer la tutelle de ses enfants.

Encore un nom bien cher : Junie, sous-maîtresse d'école à Th.-Morèna, tuée à l'attaque de Mafeteng. Je vous ai parlé d'elle dans une précédente lettre. Chère enfant, ce sont les meilleurs qui nous quittent!

Timothée, encore une victime de la guerre. Dans le temps, il s'était offert comme évangéliste. J'avais hésité à l'employer. Je serais peut-être moins difficile aujourd'hui, dans la pénurie d'ouvriers où nous sommes. Espérons que la vie des camps n'aura pas été en piège pour son âme.

Gabriel a été tué à l'attaque du village de Lérotholi. Il n'a été que peu de temps des nôtres, trois années au plus. J'aimais à voir en lui un de ces chrétiens simples et sincères qui suivent le Seigneur sans bruit.

Il faut aussi tracer ton nom, brave Matalena! Je dis brave, car, en dépit d'un mari païen, d'un entourage païen, non seulement tu as gardé la foi, mais tu y as amené tes enfants! Lydia, Amélia, Dorcas, Luisa, vous êtes au port, je l'espère. Quand on vient tard à la connaissance du salut, on n'arrive pas à en comprendre toute l'étendue. Vous aviez cependant mis votre confiance dans le Sauveur mort pour vos péchés, et, mieux que le missionnaire, il aura saisi ce qui se passait dans votre cœur.

Encore un nom : Marietta. Prise d'une fièvre cérébrale; lorsque j'allai la voir, elle avait déjà perdu connaissance. Renfermée en elle-même, elle parlait peu, et on l'aimait peu. Elle m'avait cependant donné tant de joie lorsqu'elle était catéchumène. Plus tard, elle avait bien changé et était devenue morose et irritable. Qu'elle me faisait pitié! Un mari querelleur, paresseux, ivrogne et voleur. Il est maintenant en prison. Elle reconnaissait ses torts en pleurant. Sa vie a été bien dure, le Seigneur le sait.

Que de figures qu'on était habitué à voir autour de soi et qu'on ne reverra plus. Ce qui m'attriste, c'est qu'à l'exception de deux ou trois, tous sont morts loin de moi, sans que j'aie pu les visiter. La guerre en est la cause. Je ne puis donc vous donner de détails sur leurs derniers moments, mais cela importe peu. Penser à ceux qui ne sont plus est une grande consolation pour le missionnaire, à l'heure du découragement. Ce qu'il sait de leur vie lui prouve qu'il n'a pas travaillé en vain.

C'est la liste des défections, non celle des morts, qui l'affligera. Il y en a eu tant et de si navrantes que j'aurai peur à l'avenir de vous parler de conversions. Hélas! ce sont celles dont j'ai le plus parlé qui ont le moins donné. Qu'un Pétrorse Ranbi, un Andréase Rantsane soient retournés au monde, cela ne peut étonner beaucoup, ils l'avaient toujours gardé dans leur cœur; mais Isaak Lekhoe! Si jamais j'ai cru à la conversion d'un Mossouto, c'est bien à la sienne. Quelle conviction de péché, quelle soif de pardon! Il n'en est pas moins retombé dans sa vie d'autrefois et ses enfants après lui. Qu'il est difficile à un chef mossouto de persévérer dans le bien. Les fils de Molétsane nous en donnent la preuve. Après Ranbi, après Rantsane, après Lekhoe, c'est Salomon, jadis une des lumières de l'Eglise de Siloé. Au milieu des agitations de la guerre, il a cessé de veiller sur lui-même. A-t-il séduit sa belle-sœur, ou est-ce sa belle-sœur qui l'a séduit, ainsi qu'on le prétend? Je ne sais, mais

le père offensé en a pris occasion pour se rejeter dans le paganisme et je crains fort qu'il n'en revienne pas. A Th.-Morèna, on ne voyait pas de personne plus zélée qu'Aletha Mantsietso. Elle aussi est retournée au monde et au mal et cela le front levé. Que de noms à tracer, mais cette fois avec une tristesse sans mélange. Toutefois, qui sait ! Dieu est tout-puissant. Il ramènera ces brebis égarées. Il en est plus d'une qui suit aujourd'hui fidèlement le troupeau et qui est revenue de plus loin.

6 juillet. — Je n'ai pas achevé la revue des membres de l'Eglise. Il y a à faire le compte des émigrés, et pour cette liste-là, il m'a fallu aller aux informations. Il y a nos pauvres *loyaux* tout d'abord, que les malheurs des temps ont séparés de nous. Ils sont nombreux, près de quatre-vingts. S'ils sont perdus pour mon Eglise, j'espère qu'ils pourront être recueillis ailleurs, à Massitissi, par exemple. J'éprouve une profonde sympathie pour plusieurs d'entre eux. C'est par conscience qu'ils ont livré leurs fusils, et, la guerre étant survenue, ils se sont sauvés où ils ont pu, ne voulant combattre ni le gouvernement, ni leurs compatriotes. Les autres m'intéressent moins, ils espéraient faire leurs affaires en se rangeant du côté qui semblait devoir l'emporter. Il n'en est pas moins vrai qu'en les perdant j'ai fait une grande perte. Ils étaient un peu orgueilleux, entêtés, à l'occasion, mais s'agissait-il d'aider la cause de Dieu de leurs bourses ou de leurs personnes, ils ne se le faisaient pas dire deux fois.

Si nous avons eu des pertes à enregistrer, le Seigneur nous a aussi accordé des consolations. Le jour de Pâques, vingt-quatre personnes ont été reçues dans l'Eglise. Dans le nombre était ma chère fille Lucie. Elle est bien loin de moi maintenant ; son nom n'aura figuré que peu de temps dans le livre d'Eglise de Th.-Morèna. Lorsque, portant sa robe de deuil, elle vint s'agenouiller à son tour pour recevoir la bénédiction, il y eut une explosion de sanglots. En voyant la fille on pensait à la mère, et je fus touché de

voir combien son souvenir est encore vivant au milieu de nous. Huit personnes ont été baptisées le mois dernier à Th.-Tsueu, et trente-trois doivent l'être prochainement, tant à Siloé que sur les annexes de Meeling et de Liphiring. Nos brèches se réparent ; si seulement le Seigneur nous accordait de voir quelques conversions ! Si l'Eglise augmente en nombre, la classe des catéchumènes se vide.

24 juillet.— La semaine dernière, nous avons eu la fête de Siloé. Onze personnes ont été reçues dans l'Eglise. C'était une belle journée doublement heureuse pour moi, car j'ai vu dans les journaux un télégramme annonçant l'arrivée du *Conway Castle* en Angleterre. La semaine prochaine, j'aurai sans doute des nouvelles de mes bien-aimés.

Un missionnaire catholique est venu se placer à une lieue d'ici. Il en a le droit ; nous ne sommes pas de ceux qui réclament des privilèges et qui ne veulent de la liberté que pour eux. J'ai cependant été surpris que le chef du village eût fait appel aux catholiques, car sa mère était de notre Eglise et lui-même assiste à nos services de temps en temps. Il m'a assuré qu'il n'était pour rien dans l'affaire, mais que Letsié lui avait imposé ce missionnaire, *volens, nolens*. Oh ! nos grands chefs bassoutos ! ils veulent bien nous avoir près d'eux afin d'être aidés dans leurs difficultés, soignés dans leurs maladies, mais au fond ils nous aiment peu. Jaloux de nous, ils sont enchantés de pouvoir nous donner de temps à autre un coup de griffe. Disons cependant ceci à leur décharge : ils aiment tant le monde et ils ont si peur de la mort ! Ils savent qu'il n'y a rien de tel que la concurrence pour faire baisser les prix, et ils espèrent qu'en opposant Eglise à Eglise ils en trouveront une qui leur offrira le salut au rabais.

Lundi 31 juillet.— Je suis allé avant-hier soir à Siloé, dans l'intention d'y passer la nuit et me rendre de là à Meeling, où je devais avoir des baptêmes d'adultes. J'espérais bien trouver à Siloé des nouvelles de mes enfants. En effet,

plusieurs lettres m'attendaient. La première que j'ai ouverte m'a appris que Marie, ma fille bien-aimée, est à l'agonie !

J'ai sellé mon cheval et, priant père Maeder de contre-mander la fête du lendemain, je suis rentré à Th.-Morèna par la nuit. Mon fils Paul et Sara n'étaient pas encore couchés ; je les trouvai chantant au coin du feu. Quelle nuit et quel lendemain ! Néhémie a fait les services à ma place. Il a parlé des épreuves que Dieu nous envoie et a terminé par une allusion à celui qui pleurerait au pied de la chaire. Après les services, les membres du troupeau sont venus me serrer la main. Des paroles bien touchantes m'ont été dites. Je ne les écoutais cependant qu'à moitié, mes pensées étaient à la recherche d'une petite tombe solitaire dans les environs de Londres. Marie, ma douce enfant, repose sur terre étrangère. Je n'ai pas même une photographie d'elle.

O mon Dieu, j'ai voulu suivre le chemin du devoir, il a abouti à un tombeau ! Que ta volonté soit faite ! Je le dis en sincérité, mais n'oublie pas l'affligé qui crie à toi !

P. GERMOND.

M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

Léribé, 26 août 1882.

Nos amis seront heureux d'apprendre que par la bonté de Dieu nous sommes enfin arrivés à Léribé. M. Christol vous a déjà, je crois, donné des nouvelles de notre voyage. Vous savez donc que la traversée a été pour nous un temps de calme et de repos. Nous avons eu à regretter un délai de cinq ou six jours au Cap. Nous en avons profité pour aller à Wellington serrer une fois encore la main au vénérable vétéran missionnaire, M. Bisseux, qui représente encore le temps héroïque des débuts de la mission. Nous